



Fred Pallem
Pierre Richard

UNE QUESTION DE TEMPO

M

Uziq : Pierre Richard, votre dernier spectacle, *Franchise postale*, s'ouvre sur un hommage appuyé au jazz et à François de Roubaix...

Pierre Richard (il récite) « Le jazz, c'est un arbre qui prend racine dans ce que la vie a de plus âpre, tend

lentement vers le ciel à force de travail, de rigueur, de persévérance, et finit par éclater en une multitude de feuilles au vol léger, hésitant entre aléatoire et fatalité, hasard et nécessité. C'est la vie le jazz, comme le burlesque. C'est la même chose : ils sont graves, mais jamais sérieux. Avec du triste, ils font du léger. Ils funambulent sur les emmerdements. Au fond, c'est simple, ils sont faits pour s'entendre. Sur-tout le jazz. La preuve, c'est qu'à l'époque du Grand blond avec une chaussure noire, un de mes meilleurs amis s'appelait François de Roubaix. De Roubaix, c'était à la fois la musique du Vieux fusil et de Chapi-Chapô. Tout est dit. Il parlait couramment de tous les instruments, mais... ». Du coup je m'arrête, car je ne sais plus mon texte (rires). J'allais souvent chez lui, le samedi après-midi, et il venait quelques fois chez moi, au Moulin, avec tout son orchestre. On installait des dortoirs dans le grenier.

Fred Pallem Vous faisiez des bœufs ?

PR Oui, pendant deux jours parfois.

FP Vous jouiez d'un instrument ?

PR Disons que je pianotais. J'allais pas me foutre là-dedans... En revanche, François avait une énorme qualité : d'abord, il enregistrait tout ce qu'il jouait, les bœufs, les impros, tout. Il avait des milliers de kilomètres de bande. Quand on enregistrait, il devait y avoir 18 minutes sur 20 de merde, mais aussi deux minutes de grâce... Quand on jouait chez lui à Paris, je n'étais pas le seul non-musicien de la bande. On était trois ou quatre, et il nous faisait entrer et il réservait une demi-heure aux non-professionnels avec le même enthousiasme. Il distribuait des instruments et tout le monde tapait plus ou moins bien. Moi, je préférais faire du scat, car ça ne nécessitait pas une technique instrumentale. C'était vachement gentil, car souvent, les musiciens sont très fermés et n'ont pas envie d'être emmerdés. C'était une autre grande qualité de François.

FP Il me semble que de Roubaix n'a pas composé la musique d'un seul de vos films.

PR Je sais. C'est dingue, mais si François ne s'était pas tué dans un accident de plongée, on aurait



PHOTO : SYLVAIN GRIPON / POÏE MUIZIC

“ Si François de Roubaix ne s'était pas tué dans un accident de plongée, on aurait forcément bossé ensemble.” PIERRE RICHARD

forcément bossé ensemble. À l'époque où on se voyait, c'était uniquement par amitié, jamais pour des raisons professionnelles. J'étais aussi, pour ainsi dire, dans les mains de Cosma. Il avait fait *Le distrait*, *Les Malheurs d'Alfred*, les deux *Grand blond*... J'ai mis longtemps à "me sortir" de Cosma. Pour *Je suis timide* mais je me soigne, j'ai demandé à Guy Pedersen, un contrebassiste de jazz, de me jouer quelque chose à la manière de Slam Stewart (il chante le générique *swingant* de *Je suis timide*...). J'ai fini par quitter mon père spirituel musical Cosma. J'ai su plus tard qu'il ne l'avait pas trop bien pris, car il pensait peut-être qu'il allait faire toute ma carrière.

FP Cosma composait-il les musiques avant ou après les films ?

PR Parfois avant. Je me souviens très bien qu'il était venu me voir chez moi pour *Les malheurs d'Alfred*. J'avais un piano. Je joue merdique, mais j'ai besoin d'avoir un piano comme j'ai besoin d'eau. Bref, Vladimir m'a joué le thème au piano et nous avions alors de grandes discussions. Moi j'étais à fond dans le jazz, et si ce n'était pas le jazz, c'était les Beatles ou les Stones. On se disputait : le thème d'*Alfred* était plutôt jazzy (il fredonne la mélodie), et j'ai supplié Vladimir de ne pas y ajouter des violons. (Il imite l'accent roumain de Cosma) : « Je te le mets le petit tapis » [rires]. Aujourd'hui, quand j'écoute ce petit tapis, je le trouve très joli, mais à l'époque ça m'énervait parce que les violons m'agaçaient. J'arrivais au studio Davout et je voyais quinze violonistes, et je me disais : « Ça y est, c'est reparti » [soupon].

FP Aujourd'hui, on ne fait plus la musique avant le film...

PR Celle du *Distrait* avait été faite avant. Vladimir cherchait toujours une couleur. Il avait bien saisi mon personnage un peu lunaire, au-dessus du monde réel, poétique et burlesque à la fois. Ne

MUZIQ INTERVIEW

Fred Pallem

L'homme vitamine

Tête pensante et bien remplie du Sacre du Tympan, big band jazz-pop déluré, Fred Pallem publie "La Grande Ouverture", troisième opus boosté par une joyeuse théorie de vocalistes stylés, de Matthieu Chédid à André Minvielle en passant par Sanseverino et Piers Faccini. Pallem on l'aime, et nous avons les moyens de le faire parler. **PAR GUY DAROL**

Incompressible dans une bio flash, Fred Pallem est une succession de plusieurs vies assemblées dans un corps jovial. Il mâchonne des quartiers de clémentine dans ce quartier de Montreuil naguère dédié à la culture des pêches où il m'a donné rendez-vous. C'est un homme vitaminé, gourmand de musiques somptueuses. Au sein du Sacre du Tympan, le big band qu'il a créé en 1998, Fred Pallem enjambe des barrières avec l'aisance d'un enfant qui joue. Cette gymnastique nous est donnée à entendre (et à voir en concert) depuis un premier album salué par André Popp, le compositeur de "Piccolo, Saxo et Compagnie" mais aussi de petites pièces chantées par Marie Laforêt, Claudine Longet ou encore Herman's Hermits (à lire : « La grande interview d'André Popp et Fred Pallem », dans Muziq n° 3, NDLR). L'exercice consiste à familiariser les amateurs des musiques de François de Roubaix ou de Vladimir Cosma avec ceux qui ne sont jamais descendus du train où les a embarqués Aaron Copland. Au premier coup d'oeil, on observe que Le Sacre du Tympan est une allusion à Igor Stravinsky, lequel détendit sérieusement le col amoné de la musique sérieuse. En écoutant son dernier opus, on constate que Fred Pallem est capable de réaliser plusieurs grands écarts à la suite. Agile mais espiègle aussi, il réunit Alice Lewis et Juliette Pagueureau, André Minvielle et Marcel Kanche pour expérimenter une sorte de saut en largeur et nous faire entendre autrement Lionel Hampton et Etta James, André Popp et Burt Bacharach. Tout en faisant déferler une vague de chaînes longues pour que l'on puisse goûter confortablement ses épiques hommages à Michel Magne et Charles Ives. Après avoir beaucoup parlé (et ri), l'homme vitamine m'annonce (pas mezzo voce du tout) qu'après ce troisième album l'aventure sera close. Fred Pallem qui vient d'enregistrer avec

Gaspard La Nuit (après Kent, Feist, Charlotte Gainsbourg, Brisa Roché, Jeanne Cherhal...) aimerait bien se consacrer à Fred Pallem et aux compositions de celui-ci.

Avez-vous été élevé par Chicago Transit Authority ?

J'aime beaucoup Chicago mais uniquement les onze premiers albums. Après la mort de Terry Kath, ce groupe n'existe plus pour moi. En dehors de Chicago, j'écoutais Pink Floyd, Serge Gainsbourg et Eddy Mitchell, les disques que possédait mon père.

Votre éducation se poursuit avec la rencontre de Charles Mingus et de Duke Ellington...

Je n'étais pas du tout éveillé au jazz mais j'avais quand même envie d'apprendre. J'avais 13 ans... Un jour, je suis tombé sur un prof de collège qui faisait des écoutes de musique. Beaucoup de jazz. Mingus, c'est

le premier truc qui m'a plu. Je trouvais qu'il avait l'énergie des groupes de rock, l'énergie que je recherchais. Puis j'ai découvert Duke Ellington, l'influence principale de Mingus. Je l'écoute aujourd'hui avec autant de plaisir. Enfin il y eut Miles. J'adore "Tutu" qui m'évoque Miami Vice années 80.

Parlez-moi de Neil Young.

On m'a offert "Harvest" quand j'avais 14 ans et ça ne m'a pas plu. Ça sonnait comme une country de papi et ça m'a fait le même effet que "Bitches Brew" de Miles Davis. Je n'ai pas aimé du tout. J'ai redécouvert tout ça après. Et je me suis demandé ce que j'avais branlé. J'étais trop jeune, je crois.

Au collège, vous aviez votre combo ?

Je jouais dans des garages avec les copains. On faisait des reprises de Police, des Kinks. J'étais fan des Kinks. On jouait pour les boums, surtout pour les filles.

8 dates-clés

1973 Naissance à Reims.
1987 Première guitare.
1996 Intègre au CNSM et rencontre la troupe du Phénix.
2000 Diplômé du CNSM et 1^{er} prix de compo et d'orchestre au concours de jazz de la Défense.
2002 Sacre 1.
2005 Sacre 2.
2006 Intégration jazz aux Violons de la Musique.
2008 Sacre 3.

PHOTO : SYLVAIN GRIPPOUX POUR MUZIQ





Do à do (major ?) avec Piers Faccini...



Bouche à bouche avec Sansverino...



Bras dessus bras dessous avec M (Arthuro Chiodi)...



Fleurs et chemise avec Le Sacre du Tympan

« La Grande Ouverture » est vraiment idéal pour écouter dans la voiture. Il a été étudié pour. »

*** Plus tard, vous suivez des études de musicologie et fréquentez l'école Boule.

J'ai fait toutes mes années de lycée à l'école Boule où j'ai passé un bac d'arts appliqués. J'ai touché à toutes les disciplines pendant cette période, modèle vivant, architecture... Le programme était chargé mais ça me passionnait. Puis la musique a commencé à me tarauder. À 19 ans, j'ai pris conscience que j'avais beaucoup de retard dans ce domaine. Je savais à peine lire le solfège. Je ne connaissais rien de l'harmonie. Jusqu'à l'âge de 23 ans où je suis entré au Conservatoire national supérieur de musique, j'ai travaillé la musique comme un malade. Je n'ai pas touché une fille pendant quatre ans.

C'est à cette époque que vous découvrez Aaron Copland et Charles Ives ?

En s'intéressant aux harmonies on est obligé de plonger dans Copland et dans Varèse. Je découvre Charles Ives et je continue de l'aimer à l'inverse de Pierre Boulez qui lui trouve un côté débutant. Tout ce que j'apprécie justement. Ses maladrotes me plaisent, le fait d'approcher de la perfection sans pouvoir l'atteindre. Copland, c'est l'inventeur du son western. Son style est vaste et simplissime. Il fait sol-do, sol-do et à un moment il y a une faille. Sur *The Tender Land*, une histoire d'amour entre un fermier et sa fermière, il y a un grand morceau hollywoodien où l'on voit le soleil tomber sur l'horizon. Tout est somptueux, précis. Mais sur les trois derniers accords, il se passe quelque chose de bizarre. À la fin de *The Tender Land*, c'est comme si la dulcinée avait une quèquette.

Vous aimez le cinéma et je me demande s'il n'y a pas chez vous une nostalgie d'un âge d'or de la B. O.

Avant la musique, l'une de mes premières passions c'est le cinéma. Dès que je me suis rendu compte que je pouvais y aller seul, j'étais comme un fou. Tout mon argent de poche y passait. Il y a plusieurs façons de penser la musique de film. Personnellement, j'aime quand elle est traitée comme un personnage. Dans les films de Pierre Richard, Sergio Leone ou Stanley Kubrick, la musique n'est pas là pour décorer. Ces réalisateurs considèrent que la musique est un personnage et ils créent des scènes autour de ce personnage. Il arrive même que la musique soit faite avant. Dans *Il était une fois dans l'Ouest*, c'est le cas. À propos du film de Sergio Leone, Scorsese a parlé de film de ballet. Pour la scène du duel, la musique était balancée à fond et les comédiens calaient leurs mouvements dessus. Je crois que les réalisateurs d'aujourd'hui ont oublié le rôle que peut jouer la musique dans un film. Si on prend *Le Distant* de Pierre Richard, la musique de Vladimir Cosma évoque à elle seule tout le caractère du personnage. Le seul qui utilise la musique en tant que présence aujourd'hui, c'est Tarantino. Le problème, c'est que ce n'est pas de la musique originale. On ne prend plus aucun risque désormais. Tout le monde a peur. Tout le monde a envie d'avoir des maquettes avant que le truc sorte. Et du coup, tout est gris. J'adore les comédies à la française mais aujourd'hui, pour faire une comédie à la française, on prend un vieux Michel Delpech, une chanson d'Adamo et c'est le thème principal du film. Autour, on fait de la décoration musicale qu'on n'entend généralement pas.

Et Russ Meyer dans tout ça ?

J'adore l'idée qu'un mec fasse un truc à fond. Pour cette même raison, j'aime le cinéma d'Ed Wood. Russ Meyer, c'est un malade des gros nichons. Dans *Ultravivants*, son dernier film je crois,



MUZIQ CHRONIQUEUR STAR
Pour Muziq, Fred Pallem est allé en famille écouter Neil Young au Grand Rex (Paris). Un concert ouaisiblement sacré par ses tympans...

15.02.08 Paris
18 h 30 : Arrivée Panama avec papa Pallem - steak tartare, frites + demi de rouge.

19 h 30 : La salle Le Grand Rex. Le public, 30-60 ans, entre lentement. Je m'avance vers la scène, matras amples et grattes ultrarares! La scène ressemble à un vieux hangar de cinéma avec projecteurs géants, totems.

20 h 30 : Mlle Young chauffe la salle comme elle peut.

21 h : Neil est là, tout de blanc vêtu, bonne mine, mince : la grande forme! Set 1, solo acoustique : *From Bank To Hermit* en ouverture, puis *American Blues*, 10 minutes sublimes. Mais *Needs A Maid* somptueux, orchestré au synthé/piano (version qu'aurait adoré Sébastien Trélier). Deux inédits au piano qui ressemblent à des standards de jazz : Neil crooner, *Harvest* avec une nouvelle intro, picking! Harmonica et tac-piano : je devine Billy *After The Gold Rush*, *Mighty*, *Meow My Mind*, *Love Heart Blues*, *Needle And Damaged Done*, et pour clore ce set de haute voltige *Heart Of Gold*, le tube.

SET 2 : Ralo Molina (batterie), Ben Keith (pedal steel, orgue, guitare), Nicky Matas (basse) sont présents. *Master Soul*, *Don't Cry No Tears* violents d'entrée de jeu. *Dirty Old Man*, *Split Red*, extraits boulinguines du dernier CD. Mais bon, je veux à tout prix le revendre! *Earl Fog Of Lunell*, *mess* *Winterlong* avec Gretsch White Falcon + jousset! *Oh Louisiana* My a chialer. Puis *Believer* et un *No Hidden Path* trop long, trop fort. Rappel : *Cinnamon Girl* *Rockin' In The Free World* *Message*. *The Sillan* (poignée sur *Approch*) sa première copie d'ado pour les *Squires*. Neil est bien vivant : je suis heureux. F. P.

la scène où Hitler se fait prendre dans tous les sens dans son château est vraiment à mourir de rire. Idéal pour regarder dans un camion en tournée. D'une façon générale, j'aime assez l'imagerie pin up. J'ai d'ailleurs très envie de monter un spectacle de burlesque sur ce thème.

Vous avez déclaré que Le Sacre du Tympan assumait l'héritage des orchestres de radio.

Je trouve qu'avec Le Sacre on a réussi le pari d'être un orchestre qui joue entre avant-garde et mainstream sans pour autant faire variété. Je tiens beaucoup à cet équilibre.

André Popp est une rencontre capitale. Il vous a d'ailleurs désigné comme son successeur.

André Popp, c'est un musicien à l'ancienne comme on n'en fait plus, à la fois nourri par Olivier Messiaen et la chanson paillard. Avec Le Sacre, on cherchait des idées de création. Je voyais Patrice Caratini qui travaillait sur Louis Armstrong et ça m'a donné l'idée de monter un répertoire sur un autre compositeur que moi-même. Un jour, je parlais d'arrangeurs avec un ami et il me cite André Popp. Tout de suite ça m'a rappelé *Piccolo*, *Saxo* et *Compagnie*. Je me suis rendu compte, notamment dans ses parties de musique instrumentale, que nous avions plein de points communs. C'est donc sur lui que nous allons faire une création.

Nous sommes en 2008 et vous n'avez réalisé que trois albums.

Je pourrais sortir un disque par an mais ce sont les maisons de disques qui refusent. Aujourd'hui, j'ai un projet sans Le Sacre. Le disque est prêt. Mais il ne sortira pas avant l'été parce qu'il y a la sortie du nouveau Sacre.

"La Grande Ouverture" fait le grand écart entre Charles Ives et Burt Bacharach.

Qui n'a rêvé être Bacharach ? J'avais envie de reprendre *Promises*, *Promises* ; j'aurais pu faire cet arrangement en 3 temps, en 4 temps, en 6 temps, en 9 temps ? Le faire chanter en espagnol mais ce dont j'ai eu vraiment envie c'était de réécrire une petite intro, une coda et d'introduire l'arrangement original pour créer l'illusion d'être dans l'orchestre de Bacharach. "La Grande Ouverture", c'est un thème que j'avais écrit pour le spectacle d'Édouard Baer, il y a deux ans. Le titre fonctionne un peu comme un opéra ou le début de "Tommy".

Douze titres, neuf invités, le nouvel album est un assemblage péplumesque.

Ces dernières années, dans les concerts du Sacre, on a souvent eu des invités (Piers Faccini, André Minvielle, Émilie Simon) et à chaque fois j'écrivais des arrangements. Les collaborations se sont accumulées et j'aurais quasiment pu sortir un album avec chaque invité. Un sur Copland, un sur Ives, un avec Marcel Kanche, un autre avec Sansverino. Au lieu de cela, vous avez un best of de tous ces albums qui ne sont pas sortis. J'avais envie de sélectionner les meilleurs moments de ces collaborations. Et je me suis bien marré. Comme si j'avais dû faire un show pour les Carpentier. Et puis "La Grande Ouverture", c'est le seul album au monde où vous pourrez trouver des gens qui, a priori, ne sont pas miscibles entre eux. Le seul terrain de jeu où on peut les retrouver, c'est au sein du Sacre.



Mais ce qu'il faut retenir, c'est que ce disque est vraiment idéal pour écouter dans la voiture. Il a été étudié pour. ■

CD "La Grande Ouverture" (Atmosphériques). **Concerts** les 5 et 6 mai à Paris (La Maroquinerie).